

Chapitre 8 - La dispute

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, ils trouvèrent Jean-Baptiste, le facteur, assis dans la cuisine. Colette s'empressa de lui demander s'il avait une lettre de sa maman. Il fit semblant de chercher dans son sac pour la taquiner, puis finit par en sortir une enveloppe.

A

- Ah ! La voilà !

La fillette était folle de joie. Elle tendit la lettre à Ernest.

- Tu dis bonjour à la Vraiq, toi ?

- La Vraiq ? répéta Ernest. Tu l'appelles comme ça, toi aussi ?

- Oui, parce qu'elle ramasse le varech avec son père. Elle sent pas très bon, d'ailleurs. Faut pas la fréquenter ! Tout le monde dit que c'est une sorcière. Un jour, elle a empoisonné

B

Antoine, le petit rouquin de la classe. Elle lui a donné un bonbon et, depuis, il est tout idiot !

La Vraiq les avait rejoints. Elle tendit son panier à Ernest.

- Je ramasse des coques, tu veux goûter ?

Jean prit un air dégoûté.

- N'en mange pas, elle a dû les empoisonner !

Tous les élèves s'acheminèrent vers la salle de classe, tête baissée. Seul Marcelin défia une nouvelle fois Ernest et Fernand d'une vilaine grimace.

À dix-sept heures, Jean, Ernest et Fernand discutaient devant les grilles quand les Morteau vinrent provoquer de nouveau le jeune Alsacien.

C

- Tu croyais t'en tirer comme ça ? On va aller régler ça maintenant, entre hommes, derrière l'église, et sans Herpin !

Mais Pierre, le frère aîné des Morteau, passa par là avec sa charrette et les interpella.

- J'ai besoin de vous à la ferme, venez me donner un coup de main !

Marcelin se tourna vers Fernand.

- Tu perds rien pour attendre. On se retrouve à dix-huit heures !

- J'y serai ! répondit Fernand. Tu me fais pas peur !

Les Morteau rejoignirent leur frère et le reste des élèves se dispersèrent.

Un long silence suivit. Ernest et Colette avaient tous les deux la gorge serrée. Cette lettre leur rappelait à quel point leurs parents leur manquaient. Ils luttèrent pour ne pas se mettre à pleurer quand Mamili intervint :

D

- Elle a l'air de se soigner comme il faut. Je suis sûre qu'on s'occupe bien d'elle au sanatorium.

- Tu crois qu'elle va bientôt guérir ? demanda Ernest, inquiet.

- Mais bien sûr, voyons ! Allez, les enfants, c'est l'heure de goûter !

Elle sortit un gâteau du four, et Jean-Baptiste s'en alla poursuivre sa tournée.

La fille le fusilla du regard. Ernest ne savait quoi faire, coincé entre les recommandations de Jean et la sympathie qu'il éprouvait pour cette fille.

- C'est bon, j'ai compris, finit-elle par dire, lasse de tendre son panier. Vous savez ce qu'il y a de plus bête qu'un garçon ? ...

E

Aucun des deux ne répondit.

- Deux garçons ! conclut-elle. Corniauds !

Elle tourna les talons et s'éloigna rapidement. Ernest la regarda disparaître, puis ils se remirent au travail, en silence.

- Les enfants, glissa Papilou, n'oubliez pas que j'ai besoin de vous pour une mission très importante ! Alors on se dépêche d'avaler sa part.

Le village de Grangeville était situé tout près du bord de mer. De hautes falaises de craie blanche longeaient des plages de sable fin. Avec une pelle, Ernest remplissait de gros sacs de toile dont Jean tenait le col bien ouvert. Papilou les chargeait sur sa charrette. Colette et Gadoue, eux, jouaient au bord de l'eau. Une brise fraîche balayait le rivage, le soleil était déjà bas dans le ciel ; l'automne était bien là.

F Au bout d'une dizaine de sacs, Ernest commençait à en avoir marre.

- Y en a assez, là, Papilou, non ?

- Y en aura jamais assez ! répliqua son grand-père. La ligne Maginot, ça arrêtera peut-être les chars, mais pas les avions. Plus on aura de sacs de sable pour se protéger des bombardements, mieux ce sera. Mais on peut faire une pause, si vous voulez ...

Ernest aperçut alors la jeune fille des bois qui avait retrouvé Gadoue et l'avait défendu contre les Morteau. Elle les observait, accroupie sur un rocher, un panier à la main. Il lui fit un signe amical de la main. La jeune fille s'approcha. Jean semblait très étonné.

Le lendemain, dans la cour de l'école, une dispute éclata entre Marcelin Morteau et Fernand Geber. Un attroupement se forma aussitôt autour d'eux.

G - Sale Boche ! lança le premier.

- Répète un peu, et je te fais sauter les dents, espèce de bouseux !

- Parfaitement ! insista Morteau, encouragé par son frère et Paul Tissier. T'es qu'un espion !

Quelques sacs plus tard, Papilou décida qu'il était temps de rentrer.

- Ça suffira pour aujourd'hui, les enfants. Ernest, appelle ta sœur, et toi, Jean, rentre vite chez toi, il se fait tard.

H - Ah oui, mince ! répliqua Jean, réalisant l'heure. Au revoir, m'sieur René. À demain, Ernest ! Papilou empoigna la bride de Picofin, son cheval, et la charrette remonta lentement le chemin qui les ramenait au village.

- Tu peux la lire, s'il te plaît ?

Un peu intimidé, Ernest hésita avant de se lancer :

I *Mes chers enfants. J'espère que vous allez bien, vous me manquez énormément et je pense à vous tout le temps. Ici je passe mes journées à me reposer et je vais déjà beaucoup mieux. J'ai reçu des nouvelles de votre père, il est stationné bien à l'abri sur la ligne Maginot. Il va bien aussi et, comme moi, il vous embrasse tendrement. Soyez sages et aidez bien Papilou et Mamili.*

Votre maman qui vous aime très fort.

Fou de rage, le jeune Alsacien se jeta sur Marcelin. Les coups se mirent à pleuvoir, aussi Ernest et Jean tentèrent-ils de s'interposer. Mais rien n'y fit et la plupart des observateurs faisaient tout pour que le spectacle continue.

Heureusement, monsieur Herpin fit irruption dans le cercle et ramena le calme.

- Morteau! Geber ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

J - Il m'a traité de bouseux ! se plaignit Marcelin.

- C'est Marcelin qui l'a traité de sale Boche en premier, m'sieur ! intervint Ernest.

Ernest eut droit à des regards noirs du clan Morteau.

- C'est à cause de ce genre de comportement qu'on est en guerre ! déclara monsieur Herpin, s'adressant aux deux bagarreurs. Allez ! Tous en classe, maintenant ! Et puisque vous n'avez toujours pas compris ce que c'est que l'Alsace, il va y avoir du devoir supplémentaire !